

Gide comme une chape. Quand le verrait-il dorénavant ? Il prit conscience que ce n'était pas tant lui qu'il regrettait, que la certitude de le savoir proche, disponible, à portée de main ou de bouche, même s'il était bien improbable qu'il le touchât ou l'appelât jamais. Ce n'était pas tellement différent pour Madeleine. A un moment, regardant le frère du gamin en question qui s'était assis auprès de lui, Gide vit qu'il avait les cheveux remplis de lentes.

« J'écris ceci sans presque plus y voir, après dîner, sur le banc devant la maison, releva-t-il. Une telle inquiétude de toute la chair que je ne pourrai ni lire, ni travailler, ni dormir. »

Au dernier étage de la maison Oppelt, à Prague, Franz ne parvenait pas à s'endormir. Il se leva dix fois, vingt fois, pour ouvrir les fenêtres plus ou moins grand, allumer une lampe, boire de l'eau, refaire son lit, écrire une phrase sur un papier qu'il froissait aussitôt et jetait. Il avait chaud, il avait soif, il transpirait, il bandait, il entendait son père ronfler. Maintenant que les ronflements s'étaient tus et qu'il commençait à s'assoupir, voilà qu'il avait envie de pisser. Ce qui l'excitait comme ça ? C'est qu'après-demain, samedi, le 11 juillet, il prenait le train pour Berlin...

Au matin du 10, quand le jour pointa, Franz eut l'impression bien réelle, quoique fort improbable, il le savait, de n'avoir pas réussi un seul instant à fermer l'œil de la nuit.

Malgré une nuit à moitié blanche, Gide ne se trouva pas trop mal au lever. Le temps s'annonçait aussi magnifique que la veille. L'écrivain joua du piano. Fit travailler Jean T. (C'était mieux.) Admira la fidélité de son sansonnet, toujours merveilleusement au rendez-vous, sur la pelouse. Après une nuit de liberté, n'était-il pas incroyable que le passereau entrât de lui-même dans la cage pour y trouver sa pâtée, et qu'il se laissât ensuite docilement enfermer dans la volière ? Après trois embardées, le boutre de

Monfreid entra dans la rade d'Obock, où il mouilla. Victor arriva à Louting k'iao, après avoir parcouru 75 *li*. (Mieux que la veille.) Il est vrai qu'il était parti plus tôt de l'étape, ce matin, qu'il n'était parti hier de Tatsienlou. Sans aucun regret pourtant. Ni un regard en arrière... Si. Pour Antoine et pour Le Pape, qu'ils avaient vendus, préférant dorénavant la chaise à porteur. Ils s'étaient allégés aussi. Plus que 18 mules et 26 porteurs. Puisque Tchang Yi, le gouverneur militaire de Tatsienlou, déclinait toute protection pour les routes du sud de Batang, contrôlées par les révoltés tibétains, ils avaient opté pour la route sud-ouest, vers Ningyuan, faisant confiance aux renseignements que leur avait donnés le secrétaire du Tche hien : quatorze étapes, de Tatsienlou à Ningyuan, puis quinze étapes encore, de Ningyuan à Li Kiang... Ce sont ces dernières, surtout, qui avaient emporté leur adhésion. Ni Johnston, ni Davies, ni Fleurette et Boyne, n'étaient passés par le sentier sud-ouest de Ningyuan. Et, comme pour leur rendre le départ plus facile encore, la mission avait grossièrement refusé de leur expédier quatre colis à Péking. Sur les conseils avisés de Mme Cayssac, Léautaud alla frapper à la porte du bordel de la rue Mayet (VI^e arrondissement). Le voyant avec son chat sous le bras, la mère maquerelle, après un instant de stupeur, eut une idée diabolique. Elle le fit entrer, ferma la porte à clé derrière lui, et convoqua à grands cris ses pensionnaires. Celles-ci arrivèrent curieuses, amusées, pépiantes, dans la tenue de leur profession. Léautaud était ahuri. En un instant, elles l'entourèrent, lui prirent l'animal des mains, le caressèrent, le bisèrent, le touchant aussi au passage comme s'il était à placer avec son chat. Il ne comprit que lorsque la patronne, les faisant se calmer et asseoir tout autour, dans le salon, s'adressa à lui en ces termes : « Un chat, cher Monsieur, choisissez. » Me voilà bien, pensa Léautaud. Puis il se rassura. Elles ne vont pas me violer, quand même ! Mon Dieu, si c'était le cas, il n'irait pas s'en plaindre. Surtout à l'œil. A condition qu'elles prissent le chat... Mais non. Au bout d'une demi-heure on le rendit à la rue. Avec son chat. Tandis qu'il marchait sur le boulevard du Montparnasse, face aux Enfants Malades, il ne savait toujours pas à qui il devait en vouloir le plus. A la patronne du bordel ? A Mme Cayssac, avec ses idées géniales ? Ou à lui-même, d'avoir cru si naïvement qu'il pourrait aller fourguer son matou chez les putes ? Le sergent Chevet reçut chaleureusement Monfreid, qui lui rapportait le bouchon de sa machine à glace. Dans la discussion, il lui apprit que le garde-côte à pétrole — le *Djibouti* — se trouvait

au nord, à Raheïta, dans le détroit de Bab-el-Mandeb, à l'entrée de la mer Rouge. Monfreid ne se le fit pas dire deux fois. Il annonça aussitôt au sergent son intention de lever l'ancre au plus vite. Celui-ci lui révéla alors qu'il avait reçu des ordres pour le surveiller étroitement jusqu'à la limite des eaux françaises. Soit. Que le daouéri l'accompagne. (Monfreid pensait : je file nord-est et je le sème ; après je repique plein sud, puis sud-ouest et je débarque la camelote à Ambabo, où mon client l'attend après-demain.) Il lèvera l'ancre à quatre heures. Direction ? Direction nord-est, évidemment. L'Arabie ? L'Arabie. Bon vent ! Dans un rapport de Vienne, reçu télégraphiquement le jour même sur le *Hohenzollern*, Guillaume II put lire, à la suite de la série de mesures — positivement exorbitante — que l'Autriche avait l'intention de prendre contre la Serbie, le commentaire suivant de son ambassadeur : « Si les Serbes acceptaient toutes ces exigences, ce serait une solution très peu sympathique pour le comte Berchtold et il réfléchit encore quelle demande on pourrait formuler pour rendre leur acceptation par la Serbie absolument impossible. » *Schön !* Tschirschky s'améliorait ! Cela lui plut tellement qu'il ne savait plus où donner de la tête, avec toutes les idées qui lui venaient à la rescousse de ce diabolique stratagème. Il en arrêta le flot sur cette intuition superbe : « Évacuer le Sandjak ! » Quel grabuge en effet (il l'écrivit — *Krach* — en marge du commentaire) si l'on obligeait la Serbie à rendre immédiatement le Sandjak à l'Autriche ! Ça sonnait comme une reddition de l'Union Jack ! Plus d'accès à la mer ! Plus d'union entre la Serbie et le Montenegro ! Il exultait. Un peu plus tard, il reçut par la même voie une information selon laquelle Tisza avait exigé et obtenu l'envoi d'un ultimatum à la Serbie. Ça le mit en rage. Dans la marge du document, il écrivit : « Agir comme un gentleman avec des assassins après ce qui est arrivé ! Idiotie ! » En dessous, il ajouta : « C'est à peu près comme du temps de la guerre de Silésie. » Et il cita puérilement Frédéric le Grand : « Je suis contre les conseils de guerre et les délibérations, car c'est chaque fois le parti des poltrons qui l'emporte. » Un peu plus tard encore, il s'interrogea. Devait-il ou non, dans ces circonstances, souhaiter son anniversaire, demain, à Pierre I^{er} de Serbie ? Guillaume était perplexe. Il télégraphia à Jagow (celui-ci était maintenant rentré de Suisse). Jagow répondit que la courtoisie était d'autant plus de mise actuellement qu'il fallait éviter d'éveiller les soupçons, et conseillait à Sa Majesté

d'envoyer directement le télégramme à Belgrade, en temps voulu, depuis le *Hohenzollern*. Brave Jagow ! Subtil Jagow ! Dès qu'il nous revenait d'entre les jambes d'une femme, il retrouvait toute la valeur qu'il avait pour cet Empire. Sacré petit bonhomme ! S'il distillait aussi intelligemment son sperme que ses conseils, c'était un crime contre l'humanité et le beau sexe qu'il fût monogame ! L'empereur rit. On lui annonça que l'escadre de cuirassés et de croiseurs prévue pour l'accompagner dans sa croisière norvégienne — mais suffisamment à distance pour qu'elle ne transformât pas celle-ci en une manoeuvre navale —, venait d'appareiller de Wilhemshaven. « *A fuck !* », dit sobrement l'empereur (en anglais). La loi dite d'accélération, qui comprenait un article intitulé « substitution aux draps actuels d'un drap de couleur neutre », fut votée ce jour-là par la Chambre des députés. Messimy respira. Dans quelques jours, le Sénat entérinerait. Il faudrait attendre septembre, ou octobre, peut-être plus, pour que la loi passât dans les faits. En remplacement de Paul Déroulède, la Ligue des Patriotes se donna M. Maurice Barrès comme président. Dans l'enthousiasme. Vice-présidents : MM. Galli et Tournade. Tous deux députés de la Seine, comme Barrès. Freud écrivit à Abraham combien les témoignages de sympathie qu'il avait reçus à l'occasion de ce qu'il appelait toujours la « bombe », entre guillemets, l'avaient reconforté. Il lui fit part de la lettre de Lou, et de la correspondance avec Adler qu'elle contenait. Autant celle-ci mettait en lumière la pénétration et la clarté de la première, autant elle révélait, disait-il, la perfidie et la bassesse du second. « Avoir affaire à une telle canaille ! » écrivit-il méchamment. A la suite de quoi, il donnait à son jeune ami quelques conseils stratégiques concernant le congrès de Dresde et la présence des Suisses, conseils dont le rapprochement, sorti du contexte de leurs intérêts communs, ne manquait pas d'un certain piquant : « Si la fameuse bande est là, nous ne dirons pas un mot. L'éjaculation précoce me paraîtrait être alors un thème très approprié. » Monfreid filait dans le noir, cap sud-ouest, par vent très violent et grosse mer. La peur et la rage au ventre. Ça s'était passé vers sept heures, au moment de la tombée de la nuit, dans la tempête. Lassé de voir le garde-côte toujours aussi obstinément à ses trousses, à deux milles, l'obligeant à garder le cap nord-est, il avait amené sa voile, espérant que l'autre ne le verrait pas. *Lāwāh !*² Le filou l'avait vu.

¹ . « Je m'en fous ! »

² . « Pas du tout ! »

En quelques minutes, il avait foncé sur lui, et il avait cru, vraiment cru, qu'il allait le couper en deux comme avec une hache. Soulevée par une vague, l'étrave du daouéri s'était dressée au-dessus du boutre... mais une vague l'avait enlevé à son tour, et le daouéri s'était contenté d'arracher une partie du tableau arrière et toute la superstructure. Là, la colère l'avait pris. Il avait saisi un fusil et gueulé dans la tourmente qu'il allait tirer s'il ne s'éloignait pas... Quand il pensait à cet abordage — délibéré, c'est certain — il avait encore la chair de poule. Pourquoi avait-il fait ça ? Pour se venger de cette course à laquelle il l'obligeait ? Pour avoir seulement *raison* ? La bêtise de ce flic des mers était tout bonnement criminelle. Bien content si, à son retour à Djibouti, ce n'était pas lui qui se trouvait en position d'accusé ! Tard dans la nuit, Franz, qui désespérait à l'avance de trouver le sommeil, écrivit à sa soeur Ottla, en vacances dans leur résidence d'été familiale, pour la remercier de la carte reçue de Radešovice ce matin. « Figure-toi que grâce à ta carte, tu m'as rendu une matinée désespérée supportable par instants. Voilà la vraie manière de se frictionner et si cela te convient, nous continuerons de la pratiquer à l'occasion. » Il répondit à sa question de savoir s'il passait les soirées tout seul. (C'était oui.) Puis à celle, plus retorse, de savoir s'il avait enfin pris une décision au sujet de Berlin. (C'était non.) Répugnant à écrire le mot « fiançailles », il opta pour le mot « affaire ». Ajouta enfin une de ces phrases qu'il savait si bien manier, dont le mécanisme, en se découvrant à la lecture, était comme un coup de chapeau que le mort en soi donne au vif. « J'écris autrement que je ne pense, je pense autrement que je ne devrais penser et ainsi de suite jusqu'au fin fond de l'obscurité. »
Franz.

Franz ne dormit pas mieux cette nuit-là que la nuit d'avant. Pour Gide ce fut carrément une nuit blanche. Pourtant, la veille, il triomphait. « Meilleure hygiène, meilleure santé, meilleur travail. » Sur le chemin de la gare, où il devait prendre le train pour Berlin, Franz posta la lettre à Ottla. Il s'était relevé dans la nuit afin d'ajouter la recommandation de ne la montrer à personne et de ne